

**ZÉRO**  
CARNETS  
D'APRÈS CAMPAGNE **DE**  
**CONDUITE**



**Michel**

**ONFRAY**

L  Éditions de  
Observatoire



Zéro de conduite  
Carnets d'après campagne



Michel Onfray

# Zéro de conduite

Carnets d'après campagne

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-0016-1

Dépôt légal : 2018, avril

© Les Éditions de l'Observatoire/Humensis  
et les Éditions Flammarion, 2018

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

« Qui ne succombe pas dans sa victoire ? »

Nietzsche,  
*Ainsi parlait Zarathoustra.*





## Introduction

### *Faire danser les plumes*

La France politique est en ruine. Il n'y a pas qu'en politique, d'ailleurs, que notre pays ressemble à un paysage dévasté par une catastrophe... Cette catastrophe, c'est le post-politique. Qu'est-ce que le post-politique ? L'état dans lequel nous nous trouvons depuis qu'en 1992, sous régime mitterrandien, un référendum prétendument en faveur de l'Europe, mais en vérité en faveur du libéralisme, a bradé la souveraineté de la France au profit de bureaucrates employés par les banques bien décidées à abolir les frontières afin d'accélérer ce processus de paupérisation des pays appelé par eux mondialisation.

Ceux-là rêvent de l'impérialisme des marchés et, pour ce faire, ils ont besoin d'hommes unidimensionnels. Ils règnent sans partage en France depuis un quart de siècle avec cet objectif en tête. Bien sûr, ils parlent d'amitié entre les peuples, de fraternité entre les hommes, de citoyenneté du monde, de mondialisation heureuse – c'est l'excipient du suppositoire,

ça aide grandement à le faire passer. Pensez-vous, il n'y a là que beaux sentiments ! Rien de tel pour cacher les grandes vilénies...

Depuis cette date, la majorité des autres pays d'Europe décide de ce que doit être la politique nationale, comme si, dans un immeuble, le syndic décidait pour la totalité des locataires des heures de repas et du coucher, de la nature des menus et de la couleur des vêtements, du nombre de douches dans la semaine et des émissions de télévision à regarder, des horaires d'entrée ou de sortie de l'immeuble et des personnes qu'on a le droit, ou non, d'inviter chez soi... Sale temps pour la liberté ! Mais plein soleil pour une nouvelle dictature : celle des autres.

La perte de la souveraineté au profit d'un tiers, ce n'est jamais que le retour des relations entre le suzerain européen et son vassal national – la protection en moins... Cette date marque l'entrée dans le post-politique, un temps dans lequel les hommes politiques, loin de pouvoir être de grands hommes en prise avec l'histoire, ne sont plus que de petits pantins dont le moteur se trouve dans un bureau de Bruxelles. Macron est un petit homme dans ce grand monde-là, un micron dans le dispositif de l'Europe libérale.

Il a beau jouer à de Gaulle en marchant devant les caméras de télévision comme s'il descendait les Champs-Élysées le jour de la Libération de Paris, de Gaulle avançait sous l'œil de l'Histoire, Macron sous celui des caméras de TF1. Le premier faisait l'Histoire ; le second est fait par elle. Il peut bien choisir une photographie officielle où on le voit

poser avec un volume de Pléiade du Général afin de laisser croire qu'il inscrit ses pas dans celui de l'homme du 18 juin ; il avoue lui-même, en associant Stendhal et Gide aux *Mémoires de guerre*, qu'il choisit *en même temps* le romancier dont le héros est un jeune précepteur qui pique la femme cougar de son employeur et l'écrivain qui tripotait les petits garçons en Afrique du Nord. Il y a au moins deux auteurs en trop pour pouvoir vraiment se réclamer du général de Gaulle...

Mitterrand disait : « Je suis le dernier des grands présidents. Après moi, il n'y aura plus que des financiers et des comptables. » Il avait raison parce qu'il a fait en sorte qu'après lui ce soit le déluge, en engageant la France sur sa dilution dans le consortium européen. Il a tout fait, *je dis bien tout*, pour que la France meure en même temps que lui, emportée par son cancer de la prostate. Il disait à Jean-Pierre Chevènement : « La France ne peut plus que passer entre les gouttes. » Si j'étais freudien, ce qu'à Élisabeth Roudinesco ne plaise, je mettrais en relation cette prostate défaillante et ce à quoi elle contraindrait désormais : passer entre les gouttes...

Le traité de Maastricht date du 7 février 1992, c'est la date de décès de la France. Depuis, Mitterrand compris, il n'y a plus que de petits présidents. Le dernier qui aurait pu être un grand président, c'était Mitterrand... s'il n'avait décidé d'être le premier des petits ! Mais cet homme avait pour destin de paraître grand chez les petits et d'être premier chez les minables plutôt que deuxième chez les pointures.

Il n'eut qu'une seule constante politique : la haine du général de Gaulle. Sur ce sujet, il n'a jamais failli. Mais c'est bien le seul.

Les présidents qui ont suivi ont accéléré le mouvement : un roi fainéant plus doué en tête de veau et en performance d'alcôve que pour diriger la France ; un roi énervé plus enthousiaste pour l'argent et le foot que pour *La Princesse de Clèves* passée à son Kärcher ; un roi mou plus à l'aise sur son scooter que sur les principes ; puis, ces temps-ci, un roi de théâtre plus délié sur les planches scolaires que sur celles de l'Histoire... Normal, quand le pouvoir réel se joue à Bruxelles, il ne reste au pouvoir virtuel qu'à jongler avec les symboles et à tuer le temps face caméra. Macron excelle dans ce second rôle.

On aurait donc tort de voir dans la prétendue recomposition politique, que les journalistes prétendent diagnostiquer, un effet, au choix, du génie, du talent, des vertus, des dons, du mérite, de l'intelligence d'Emmanuel Macron – le mot dépend du journaliste et, il y a peu encore, sur BFM, Ruth Elkrief demandait à Stéphane Bern, docteur en vérandas venu parler de la Renaissance, si Macron était François I<sup>er</sup> ! Il s'en est fallu de peu que la réponse fût oui...

Ce que cette clique journalistique nomme *recomposition* n'est en fait qu'une *décomposition*. Elle ne sent même plus la mauvaise odeur tant leur nez s'est allongé à cause de leur profession. Car Macron n'a pas tué le PS qui était déjà mort, il n'a pas fusillé les Républicains qui étaient déjà détruits, il n'a pas pulvérisé le FN qui était déjà coupé en deux, il n'a

pas tué Mélenchon qui était déjà faisandé, il n'a pas dessoudé l'extrême gauche qui était déjà atomisée...

Macron n'a fait que récupérer les morts-vivants qui, sous prétexte de se mettre en marche, plat de lentilles oblige, se sont ralliés à celui dont le monde des puissants avait fait de telle sorte qu'il soit leur candidat, donc le gagnant... Les cadors de cette fausse recomposition viennent de chez Juppé comme le Premier ministre Édouard Philippe, de chez Rocard comme Christophe Castaner devenu patron de LREM, de chez Martine Aubry comme Richard Ferrand nommé responsable des députés LREM, de chez Sarkozy comme Gérald Darmanin ministre du Budget, de chez Fillon comme Bruno Le Maire ministre de l'Économie et des Finances, de chez Bayrou comme deux autres ministres, ou de chez Hollande comme le président de la République lui-même. Qui dira que la table a été renversée ?

Il s'agit bien plutôt d'un jeu de chaises musicales dans lequel on a justement bien pris soin de ne pas renverser la table. Et cette table, c'est la table maastrichienne où l'on fait semblant d'être de droite ou de gauche, mais à laquelle, depuis 1992, on sert le même menu. Sous Mitterrand, sous Chirac, sous Sarkozy, sous Hollande et sous Macron, c'est soupe aux cailloux pour les pauvres, caviar pour les riches, et jets de pierres pour ceux qui dénoncent ce dîner de cons. Rien de neuf sous le soleil de la vassalité.

Avec Macron, on allait voir ce qu'on allait voir ; en moins de six mois, on a vu : de Gaulle en même temps que Stéphane Bern, Paul Ricœur en

même temps que les Frères Bogdanov, Habermas en même temps que Line Renaud – autrement dit : de grands morts convoqués mais de petits vivants qui répondent présents...

Le personnel politique français se partage désormais entre les vrais morts reconvertis à la vie civile, l'inénarrable NKM ou Guaino l'atrabilaire, monsieur Carla Bruni ou monsieur Julie Gayet, les morts vivants qui continuent à errer dans les couloirs vides de leurs partis respectifs en attendant l'occasion d'en devenir les chefs, Olivier Faure au PS ou Wauquiez aux Républicains, et, précités, les faux morts grimpés dans le carrosse macronien... À la suite de la décomposition, donc, et non pas du début du commencement de la recomposition.

C'est *France maastrichtisée* pour tout le monde, voilà qui signe le post-politique dans lequel nous sommes entrés. Le troisième et dernier volet de cette chronique raconte quelques-uns des jalons de cette décomposition quelques mois après l'élection d'Emmanuel Macron. Je ne prenais pas grand risque en annonçant dès le départ que son titre serait *Zéro de conduite*. C'est un hommage au magnifique court-métrage de l'anarchiste Jean Vigo, dans lequel, pour en finir avec la discipline carcérale du collège, des enfants décident de ne plus servir, les voilà donc libres. Une bataille de polochons filmée au ralenti fait danser des plumes dans la prison qu'est cette école. Ces pages proposent à leur manière de faire danser les plumes...

# 1

## Zorro est arrivé

*Entre ici, Emmanuel Macron...*

*Dimanche 7 mai 2017*

Quelques minutes avant 20 heures, les journalistes piaffent car ils voudraient bien donner le nom de Macron, mais ils cherchent une habileté pour le dire sans le dire tout en le disant. Ce soir, il leur suffit d'affirmer que, « dans quelques minutes, on connaîtra le nom du prochain président de la République ». C'est fait, on n'a plus besoin d'ajouter, pour faire semblant et laisser croire que ce ne serait pas déjà joué : « ou de la prochaine présidente de la République ».

Quand tout le monde appelle à voter Macron au second tour, sauf Dupont-Aignan et Christine Boutin, sous prétexte de faire barrage au fascisme, la seule inconnue, c'est l'écart qui va séparer les deux finalistes, pas le nom de l'élu.

Douze millions d'abstentionnistes, quatre millions de votes blancs ou nuls : seize millions de citoyens n'ont pas mordu dans la vieille godasse lancée par

les antifascistes en peau de lapin. Ils ont laissé ceux qui ont intérêt à ce que l'argent fasse la loi à l'Élysée régler ce problème d'intendance entre eux.

Dans la minute qui suit l'annonce, le service public, France 2 pour être précis, fidèle à lui-même, dévoile son plateau qui n'a même plus besoin de se cacher pour dissimuler ses méthodes : six invités qui ont voté Macron contre un qui a voté Le Pen. Les deux animateurs, bien sûr, sont en appoint aux six autres, pas au solitaire.

D'un côté, les fameux nouveaux visages promis par Macron : Villepin, jadis Premier ministre de Chirac ; Bayrou, jadis ministre de Chirac ; Royal, jadis ministre de Mitterrand, puis naguère de Hollande ; Colomb, député socialiste sous Mitterrand en 1981 ; Baroin, jadis ministre de Chirac – du sang neuf, comme chacun peut s'en apercevoir. De l'autre, Dupont-Aignan, pas même un membre du Front national.

Au moment où l'annonce est faite qu'Emmanuel Macron a été élu, on a entendu, dit un journaliste, « une salve d'applaudissements à l'Élysée » – plus besoin de se cacher là non plus. Dans son discours de remerciement, le nouveau président ne cite qu'une personne explicitement : il s'agit de François Hollande. Je vous le dis : plus besoin de se cacher. Plus tard, Jean-Marie Le Guen, passé chez Macron, lâche que la consigne avait été donnée de mettre la pédale douce sur les soutiens du gouvernement Hollande au jeune futur nouveau président.



Il y eut ensuite l'inévitable scène des voitures et des motards grillant les feux dans Paris, mais sans fenêtre ouverte – Vigipirate oblige... Il fallait conduire le jeune roi au Louvre.

Un journaliste mal informé, il y en a, délire sur la symbolique du lieu – la culture, l'histoire, etc. On sait que Macron ne tient guère ces choses en estime et qu'il s'est rabattu sur le Louvre faute de pouvoir disposer du Champ-de-Mars qu'Anne Hidalgo veut garder propre pour l'offrir aux membres du Comité olympique qui viendront l'inspecter pour une candidature en 2024. L'argument n'aura trompé que les ignorants : Hidalgo hait Macron.

Le Champ-de-Mars, c'était pour souligner son souhait d'être « un président jupitérien » (*Le Figaro*, 7 mai 2017)... La maire de Paris tonnait ainsi contre Jupiter.

Les communicants ont scénographié la suite. Macron arrive dans un cortège de voitures sombres, hurlantes, gyrofarées et blindées ; il entre dans la cour du Louvre ; il se fait désirer. Puis, après un long temps, il entre seul dans l'enceinte. On a cogité : il y a là du Malraux et de l'« Entre ici, Jean Moulin », il y a aussi du Mitterrand et de la rose au poing dans le Panthéon.

Emmanuel Macron marche, probablement comme Brigitte Trogneux lui a appris à entrer sur scène quand il faisait du théâtre et qu'elle était sa professeur de lettres au lycée.

Dans la nuit de l'histoire, il déroule son pas comme s'il faisait une pub pour une paire de chaussures

dont il faudrait voir le dessous en cuir. Tout seul, sans main à tenir, il semble un petit garçon perdu dans une histoire trop grande. Ses communicants ont choisi une musique : l'« Hymne à la joie » de Beethoven, autrement dit : l'hymne européen. La chose est clairement dite : l'Europe avant toute chose.

Il grimpe sur scène. Il lit un discours. Il est seul. On imagine qu'il va la jouer gaulliste. Il termine son discours. Arrive alors son Yvonne, suivie par une marmaille familiale, puis par une bande personnelle. Seul, Macron est entré sur scène comme de Gaulle ; une fois son pensum débité, il est sorti comme Trump entouré de sa tribu. Zorro est arrivé...

Eh bien, dansez maintenant...

*Marine Le Pen vote Goldman*

*Dimanche 7 mai*

Pendant qu'Emmanuel Macron essayait son costume gaulliste dans la cour carrée du Louvre, le regard blanc oscillant dans la nuit de manière inquiétante de droite à gauche, tel un lapin pris dans les phares d'une voiture, Marine Le Pen, elle, dansait le rock au son d'une musique de Goldman sur la piste de danse du Chalet du Lac où le FN organisait sa soirée.

Ce regard de Macron disait aussi bien : « Où sont les caméras ? » que : « Je mets en scène la solitude du pouvoir, mais je me sens dangereusement gagner par elle », à moins qu'il ne se souvienne alors des leçons données par Diderot dans le *Paradoxe sur le comédien*, un texte que sa professeur d'alors lui a probablement enseigné : « Suis-je vraiment élu ou est-ce que je joue à être élu ? » À moins que, tel le garçon de café sartrien, il ne se soit dit : « Jouer

à être élu suffit pour être élu. » Il était celui d'un homme aux fragiles épaules, d'un énarque aux aguets cerné par l'Histoire, la vraie, la grande. Quelques minutes plus tard, sur scène, entre deux groupes de musiques du monde, il allait fermer les yeux et lever la tête comme un mystique au milieu des siens devant les caméras du monde entier. De Gaulle en Irlande laissait place à Bernadette Soubirous chez Ardisson.

Pendant ce temps, alors que le Front national essayait un réel échec, sa patronne n'en avait plus rien à faire : elle dansait ! Le père Le Pen éructait contre Philippot et pestait contre l'abandon des fondamentaux du Front national : immigration, démographie, délinquance et, surtout, maintien de la ligne libérale de droite contre la ligne souverainiste de gauche associée à des propositions sociales. Comme au bon vieux temps, Le Pen père voulait casser du bougnoule, précipiter les poussettes maghrébines à la Seine, tabasser du négro et faire suer le burnous du prolo en donnant au patron les moyens du colon. Car Le Pen père est pour l'euro – comme tous ceux qu'il fustige. Le Pen est un idéologue d'extrême droite ; la fille, idéologue de ce que l'on voudra, pourvu qu'elle se sente vivante.

À l'heure où Le Pen père, suivi de très près par sa nièce Marion Maréchal-Le Pen, fustigeait Philippot et sa ligne gaulliste de gauche, ultraminoritaire au FN mais majoritaire dans la campagne, puis invitait à se débarrasser de ce « petit pédé », pour utiliser son langage, au moment où, sur les ondes, il critiquait

sa fille d'imaginer abandonner le nom du « Front national », peut-être au profit d'un « Les Patriotes » qui, symboliquement, marquerait à la culotte « Les Républicains », à l'heure où il la brocardait d'avoir voulu quitter la zone euro, elle, Marine, dansait !

La candidate défaite au soir d'un second tour n'avait donc rien d'autre à faire : ni réunion pour un premier bilan, ni brain-trust pour proposer une lecture de son échec malgré le succès d'un progrès considérable en voix (elle engrange trois millions de voix de plus qu'au premier tour et elle double le score de son père), ni conseil de guerre pour frapper fort en avançant très vite l'un des signes du changement annoncé : non, elle dansait... Sûr que Marion Maréchal-Le Pen, elle, ne dansait pas.



*Tu quoque, mi fili<sup>1</sup> !*

*Hollande adopte un fils*

*Lundi 8 mai*

Jour anniversaire de la commémoration de la victoire contre le nazisme. L'ancien président Hollande reçoit le nouveau président Macron place de l'Étoile. Voici le dialogue qu'ils ont eu, trop loin des caméras pour que le son puisse être capté.

Hollande

*(Accueillant Macron et lui serrant vigoureusement la main)*

« On les a bien eus tous les deux, non, tu trouves pas ? »

Macron

*(Essayant de retirer sa main)*

« (...). »

1. « Toi aussi, mon fils ! »

Hollande  
(*Lui prenant le coude en direction de l'Arc de triomphe*)

« Viens c'est par là, je vais te faire voir. »

Macron  
(*Essayant de retirer son coude*)  
« (...) »

Hollande  
(*Le prenant par l'épaule*)  
« On va ranimer la flamme, là, maintenant... »

Macron  
(*Soupirant intérieurement*)  
« (...) »

Hollande  
(*Il prend l'épée, se retourne, appelle Macron et l'invite à ranimer la flamme avec lui*)

« Tiens, viens, prends le manche avec moi, pousse un peu, là, comme ça... Tu vois, ça ranime la flamme... »

Macron  
(*Visage impassible*)  
« (...) »

Hollande  
(*Lui montrant où il faut signer le registre*)  
« C'est ici, tu signes là, en bas. »



Macron

*(Regardant au loin)*

« (...) »

Hollande

*(Le reprenant par le coude, puis lui passant la main dans le dos)*

« Prends la gerbe avec moi, hein, juste en dessous, là, le côté droit, recule un peu, avance là, mets-toi ici... Tu bouges plus, là, d'accord ? On se tait pendant trente secondes et on bouge pas. »

Macron

*(Se laissant prendre le coude et passer la main dans le dos)*

« (...) »

Le communicant de Macron

*(Rongeant son frein devant son écran de contrôle pendant que Macron ferme les yeux)*

« Putain, merde, il faut qu'il arrête de se faire tripoter, merde... Qu'il arrête là... De quoi on a l'air ? C'est repris par toutes les chaînes du monde ! Comment on va récupérer tout ça nous, merde alors... »

Hollande

*(L'accompagnant la main dans le dos en direction de l'état-major)*

« Tiens, viens, je vais te présenter l'état-major. Tu vas voir, le premier, c'est le frère de Philippe de Villiers... »

*(En marche, s'approchant)*

« Tu trouves pas qu'il lui ressemble ? C'est fou non ? »

Macron

*(La mâchoire serrée)*

« (...) »

Hollande

*(Lui montrant de la main le chemin vers les anciens combattants)*

« Ça, c'est les sans-dents à breloques... Les secoue pas trop quand tu leur serres la main, ça grelotte sinon... Tu peux en embrasser un ou deux si tu veux, c'est toujours bien, ça leur fait plaisir. »

Macron

*(S'exécutant)*

« (...) »

Hollande

*(Lui montrant la direction de la tribune officielle et lui passant la main dans le dos)*

« On va se marrer là... Tu vas voir... Il y a Sarko au premier rang, puis, au troisième, Manuel Valls... Viens, on va les saluer... »

Macron

*(S'exécutant encore)*

« (...) »

Le communicant de Macron  
*(Toujours devant son écran de contrôle, s'arrachant les cheveux)*

« Putain, putain, putain... Ah, putain... »

Hollande  
*(Lui indiquant de la main le bas des tribunes et le raccompagnant)*

« C'est bientôt fini, là... Je te raccompagne à ta voiture si tu veux... »

Macron  
*(Toujours s'exécutant)*  
« (...) »

Hollande  
*(Lui mettant franchement la main sur la base du cou)*

« Allez, bon appétit, Manu, hein... Bonjour à Brigitte... À bientôt... »

Emmanuel Macron rentre dans sa voiture ; le cortège part, entouré de motards.

Dans la foulée, Laurent Neumann, éditorialiste sur BFM, commente la séquence. Il voit dans tous ces gestes qui sont autant de coups de poignard dans le nouveau corps du roi des « signes de courtoisie républicaine ». Pas sûr que, si Marine Le Pen avait été élue, la courtoisie républicaine aurait pris ces formes-là...



## Ainsi soit-il

*Dieu, Macron & les autres**Lundi 8 mai*

Pendant des mois, la presse a éhontément roulé pour Macron et le service public n'a pas été en reste. Au lendemain de son élection, France 3 propose la première hagiographie du nouveau maître avec un film de Pierre Hurel clairement intitulé... *Ainsi soit Macron.*

La thèse est extrêmement simple : l'accession de Macron, de la petite salle d'Amiens, son Nazareth, où il annonce son projet de conquérir le Ciel, jusqu'à la place du Louvre où, le soir de son sacre, il ferme les yeux en levant la tête vers les cieux, n'est due qu'à une seule chose : la transcendance.

Car c'est Elle qui règle les mouvements du monde et désigne l'élu qu'elle a choisi pour accomplir le Destin, non pas d'un homme qui n'en serait que le pauvre instrument, ce serait trop trivial et vulgaire, mais de l'Histoire. C'est du Hegel pour les nuls.

Après la Révolution française, ce genre de lecture de l'Histoire qui fit les riches heures de Bossuet semblait passé de mode – eh bien, non. Macron qui ne perd pas une occasion de se revendiquer de la philosophie des Lumières dans les médias s'avère un franc disciple de ces anti-Lumières qu'étaient les chrétiens pour qui le mouvement de l'Histoire était une affaire de Providence !

Cet angle mystique, transcendant ou, si l'on veut un autre mot : bigot, a le mérite d'effacer d'un coup d'un seul toute lecture politique, sociologique, donc économique, financière, capitaliste, banquière. En un mot : historique, de l'événement. Plus besoin de regarder le réel pour comprendre comment cet homme a pu ainsi *parvenir* aussi vite puisque les Voix font l'affaire pour expliquer ce qu'il faut désormais mettre sous le tapis. Jeanne d'Arc est présentée comme la marraine du nouveau Parrain. Circulez, il n'y a plus rien à voir.

Qui aurait alors l'impudence de mettre en relation Macron et le monde des affaires ou des médias pour comprendre comment ces deux univers ont servi de marchepied au nouveau chef de l'État puisque, comme la Pucelle d'Orléans, il entend des Voix et n'obéit qu'aux Appels venus d'en haut ? Le schéma christique est tenu de bout en bout : du titre à la dernière phrase qui annonce « Ainsi soit Macron » !

Cette thèse ayant besoin d'exemples, c'est sainte Brigitte Trogneux qui s'y colle. Le documentaire sort des tiroirs des images du jeune homme de seize ans, déjà extatique, dans la troupe de théâtre que dirige

sa professeur de français au lycée jésuite ; il la courtise, elle est mariée et mère de famille, la morale veut qu'elle résiste, elle résiste – un bon point pour la droite ; au nom du Bien et contre le Mal, elle le convainc de monter à Paris afin de poursuivre ses études loin d'Amiens, il accepte – un deuxième bon point pour la droite ; mais il la presse de ses assiduités, il lui parle, il lui téléphone pendant des plombs, il lui écrit et, témoignage à l'appui d'un ancien condisciple de la classe prépa d'Henri-IV, il est formidable à l'oral et en rhétorique – un bon point pour la gauche ; elle finit donc par se jeter au pied du Verbe qui s'est fait chair, elle succombe – un second bon point pour la gauche. Elle divorce, un bon point pour la gauche, et ils se marient, un bon point pour la droite. Film amateur à l'appui, ils deviennent mari et femme en ayant déjà beaucoup d'enfants.

Depuis, elle assiste tous les jours à la liaison téléphonique de son époux avec la transcendance. Ils ne savent pas où ils vont, mais ils sont sûrs d'y aller. D'ailleurs, ils y vont. Il va bientôt falloir redescendre sur terre.

Un jour de 14 juillet, pour services rendus à la Nation, le journaliste Pierre Hurel aura la Légion d'honneur. Après un pareil premier exercice de courtisanerie subventionné par le contribuable, qui pourrait en douter ?





## Dispersés façon puzzle

*Le carnaval des animaux**Mercredi 10 mai*

Une élection présidentielle est une formidable démonstration que les hommes sont des animaux pires que les autres, parce que, chez la bête animale, on tue pour vivre et survivre, pour copuler afin de reproduire l'espèce, donc assurer la continuation du vivant, alors que chez la bête humaine, on tue pour jouir des hochets : prendre son petit-déjeuner sous des plafonds en or à proximité de rideaux pourpre, rouler dans des voitures noires coiffées de gyrophares bleus, ne pas s'arrêter aux feux rouges que franchissent des motards en excès de vitesse ou ne plus ouvrir aucune porte, une tâche dont s'acquittent, pour le roi, des huissiers à chaîne payés très cher. On nomme république aujourd'hui ce que pendant très longtemps on a nommé royauté. Or, depuis Maastricht, tous les rois français sont des rois fainéants.

Jadis, le « 10 Mai » était la fête de la gauche qui se souvenait qu'un homme qui s'en réclamait avait été sacré président avant de lui faire une ribambelle d'enfants dans le dos – la dernière en date ayant pour nom Marine Le Pen, son autre fille cachée.

Le 10 mai, c'est ce jour choisi par le Conseil constitutionnel pour annoncer officiellement la nomination à la présidence d'un homme élu avec pour programme d'en finir avec ce qui restait de gauche en France, le tout avec l'aide des voix d'un grand nombre de ce qui reste de gens de gauche...

Macron est devenu le roi des animaux. Par conséquent, tous ceux qui voulaient l'être à sa place se comportent en bêtes humiliées, outragées, brisées, martyrisées, pour tout dire : blessées. Comment réagissent-elles ?

Agressif, Mélenchon reporte sa colère contre les communistes et affirme qu'il présentera ses candidats contre les leurs : le chien mordu mord à son tour. Il regarde une carte de France, il choisit l'endroit qui lui est le plus faste, il élimine les circonscriptions qui ne sont pas en or, puis il choisit la plus dorée dans laquelle il se parachute lui-même dans un fauteuil. Ce sera Marseille. Pourquoi pas dans la circonscription du Loiret dans laquelle il a une maison de campagne ? Ce serait vraiment républicain, ça...

Terré, Fillon, qui doit avoir probablement maigri lors de son chemin de croix cathodique, se retrouve devant une très belle collection de costumes sur

mesure qu'hélas, il ne peut plus porter. Désormais, pour ne pas avoir à se présenter nu au regard des Français, il n'apparaît plus nulle part.

Arrogant, Valls qui a craché sur la gauche, craché sur Ayrault, craché sur le PS, craché sur Macron, craché sur Hollande, veut que Macron lèche ses plaies et lui ouvre les portes du salon où la smala politicienne fait tapisserie ; il semble s'étonner qu'on lui fasse savoir qu'il peut retourner à la niche...

Soumis, la queue entre les jambes, Bruno Le Maire qui a été battu aux primaires et jurait ses grands dieux qu'il n'était candidat à rien, a d'abord présenté ses lettres de créance à Fillon, après avoir dit qu'il ne soutiendrait personne au second tour des primaires. Aujourd'hui, il propose ses services à Macron.

Détalée, Marion Maréchal-Le Pen prend sa fille de trois mois en otage médiatique pour éviter de dire que, si sa tante en avait, elle aurait été élue, mais qu'avec Philippot, le parti de son grand-père s'était dénaturé. Elle part pour Colombey en attendant son Alger. Ce qui devrait réjouir les phillipotistes.

Étourdis, Hamon de son côté, Hidalgo, Taubira et quelques autres du leur, estimant probablement que le PS n'était pas déjà assez en miettes, proposent d'éparpiller les débris, puis de fragmenter les restes en créant leurs micropartis.

Pendant ce temps, reniflant l'arrière-train du nouveau président, Hollande frétille, remue la queue, fait des blagues, sautille, déconne ; il roule les yeux

et gonfle ses joues ; il descend à Tulle pour visiter une maison à acheter, mais comme personne n'a les clés pour lui faire visiter l'intérieur, il fait le tour du jardin. Tout va bien...

## 6

# La soupe populaire

## *Cuisine électorale*

*Vendredi 12 mai*

L'élection du nouveau président de la République s'avère un terrible révélateur de la veulerie de ceux qui font carrière dans la politique.

Mélenchon méprise les communistes qui méprisent Mélenchon, mais leur saint patron, Paul Laurent, retire le candidat du PCF face à celui que, la veille encore, il moquait en l'appelant « Monseigneur »...

Valls est toujours au PS, mais il veut tout de même l'investiture d'En marche ! qui la lui donne, sans la lui donner, tout en la lui donnant, sous prétexte qu'un ancien Premier ministre n'a pas à se plier aux lois édictées pour les autres : il n'a donc pas l'étiquette, mais EM ! ne met personne en face de lui.

L'état-major d'EM ! annonce les candidatures, mais pas toutes, car il faut laisser à la droite la possibilité de se rallier encore, autrement dit : de se faire acheter. On leur agite des postes sous le nez comme on tend



Retrouvez Michel Onfray sur son web-média indépendant :  
[michelonfray.com](http://michelonfray.com)